



LES
ROSAIRES

ET
LES AUTRES
Devotions Dominicaines.

Revue Mensuelle

PUBLIÉE PAR

LES PERES DOMINICAINS

— DU —

Convent de St-Hyacinthe,

P. Q. (CANADA).

Abonnement : \$1.00 par an.

Vol. V, No 10. Octobre 1899

VIGNOBLES CANADIENS

Comté d'Essex, Ont.

ERNEST GIRARDOT & CIE, Propriétaires.

VIN DE MESSE approuvé par Son Eminence le Cardinal Taschereau, par Mgr Fabre et les autres évêques du Canada, employé dans presque tous les Evêchés de la puissance et aussi dans presque tous les collèges de la Province de Québec. VIN DE TABLE de 1re qualité.

Satisfaction garantie. Nous expédions directement de nos caves. Pour prix et autres informations s'adresser à Messrs. J. L. Montreuil, Lévis, ou à L. T. Trempe, Sorel, qui sont nos agents autorisés pour la Province de Québec.

ERNEST GIRARDOT & CIE.

SANDWICH, ONT.



E. LAMARCHE,

**Bijoutier-
Opticien,**

RUE CASCADES,

St-Hyacinthe.

Assortiment complet de Bijoux, Montres Horloges, Argenteries, etc.

Spécialité : Lunettes Or, Argent et Nikel.

REPARATIONS FAITES AVEC SOIN.

PHARMACIE OSTIGUY

195 RUE CASCADES

ST-HYACINTHE.

Téléphone No. 60.

— SPÉCIALITE —

Medicaments Francais et Articles de Toilette.

L. A. GUERTIN

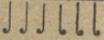
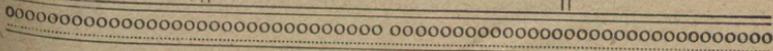
— MAGASIN DE —

Chaussures et Valises

Place du Marché,

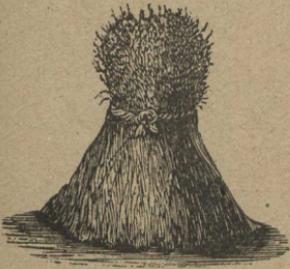
ST-HYACINTHE.

Telephone Bell 234.
Telephone Paré.
Telephone Drummondville.



Bernier & Cie.,

MARCHANDS DE



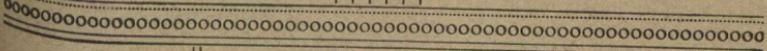
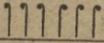
FARINES,
GRAINS,
GRAINS DE
SEMENCE.

....En Gros et en Détail....



Bureau et Entrepot: Station du G. T. R.

St-Hyacinthe, Que.



Grains achetés au plus
haut prix du marché.
Correspondance sollicitée.

M. O. DAVID & CIE,

Marchands-Tailleurs

84 et 86 rue St-Simon, St. Hyacinthe.



GRAND ASSORTIMENT DE

HARDES FAITES

Habillements Faits sur commande à court avis. Choix complet de Tweeds, Serges, Draps, etc. Chapeaux et Casquettes, Merceries, etc.

PAGNUELO FRERES,

EPICIERS (Gros et Détail)

141 et 143 Rue Cascades, St-Hyacinthe, Que.



Epicerie, Provisions, Vins et Liqueurs,
Verreries, Quincailleries, Fruits,
Confiseries, Cigares, etc.

Bissonnet & Brodeur
Marchands-Tailleurs

Assortiment complet de DRAPS,
SERGES, TWEEDS, etc. CHEMI-
SES, COLLETS, GANTS,
PARAPLUIES.

60 Rue St-François,
ST-HYACINTHE.

R. DUBORD,
LIBRAIRE.

Livres de Piété et autres, Images de
toutes sortes et Articles de Piété.
Tapisseries, Rideaux, etc.

Spécialité: Encadrement d'Images.

135 Rue Cascades, ST-HYACINTHE.

Téléphone 79.

B. P. Boîte 258.

ODILON ARCHAMBAULT.

PLOMBIER

Poseur d'Appareils de Chauffage à l'Eau Chaude et à la Vapeur,
APPAREILS A GAZ, Etc.,

273 Rue Cascades, ST-HYACINTHE.

Exécute toutes sortes d'ouvrages dans cette ligne, à des Prix Modérés.
Tout ouvrage fait par lui-même. Satisfaction garantie.

OSCAR POTHIER & CIE,

(Successeurs de J. A. Letellier & Cie)

HORLOGERS, BIJOUTIERS ET OPTICIENS.



L'assortiment le plus riche et le plus complet de Montres, Horloges, Jones de Mariage, Argenteries et Articles de Fantaisie.

RÉPARATIONS FAITES AVEC SOIN.



No 193 Rue Cascades, St-Hyacinthe, Que.

Bois de Service, Bois de Sciage

BARDEAUX, CLAPBOARDS, LATTES, BOIS DE CHAUFFAGE, CROUTES, DELIGNURES POUR BOULANGERS.



ISIDORE LAPORTE,

136 Rue Girouard

Près de la Gare jet sur le terrain du Grand-Tronc.

N. P. VIENS,

Marchand au Detail de

Fruits domestiques et importés

ÉPICERIE GÉNÉRALE, CONFISERIE, LÉGUMES.

Coin des rues Cascades & Mondor

ST-HYACINTHE.

DESMARIS, SENEGAL & CIE.,

Importateurs et Fabricants

d'Ornements d'Eglise,

Vases Sacrés, Chandeliers d'Autels, Lampes de Sanctuaire, Bannières, Drapeaux, Insignes, &c,

Chemins de Croix en relief, etc., etc.,

Agents pour la célèbre Huile de 8 jours de Nice.

1663 rue Notre-Dame, MONTREAL.

LEONARD FRERES

MARCHANDS DE POISSON,

24 et 26 rue des Enfants Trouvés (Foundling)

PRÈS DE LA DOUANE,

MONTREAL, Que.

Toutes sortes de Poissons Frais, Salés et Fumés

—TOUJOURS EN MAINS.—

Boite Postale 639.

Telephone Bell 1207.

SOMMAIRE

GRAVURE : Groupe du Rosaire.....	291
Laissez venir à moi les petits enfants (Ploekhorst).....	306
La rose et la Vierge (R. P. Ollivier).....	289
Souvenir (poésie) Derfla.....	294
Le mariage chrétien (R. P. Beaudet).....	296
Notre-Dame des Arts (R. P. Monsabré).....	300
S. Louis Bertrand (R. P. Bourque).....	301
Constantinople et le Bosphore (R. P. Van Becelaere).....	307
Quelques réflexions sur l'art et la poésie (A. de St-Réal).....	311
Le monument de Maistre.....	314
Chronique.....	316

NOUVELLES PRIMES

Moyennant la modique somme de 15 centins, nous enverrons à toutes les personnes qui nous en feront la demande, de nouvelles et plus magnifiques gravures du Rosaire, d'après les chefs-d'œuvres de la peinture. Ces gravures, qui ont été imprimées sur papier de luxe (*coated*), importé spécialement par l'établissement de la *Tribune*, forment une superbe collection artistique. Ces primes sont expédiées sous magnifique enveloppe cartonnée.

A VENDRE, au bureau du *Rosaire*, "Madame Sainte Anne"—par le R.-P. P.-V. Charland, des fr. prêch.
Prix : \$1.75.—Expédié franc-de-port.

LA TRIBUNE, St-Hyacinthe

Affiches, Cartes d'Affaires, Circulaires, En-têtes de Compte, En-têtes de Lettre, Pamphlets, Programmes, Enveloppes, &c.,

Impressions de luxe en or et en couleurs

Lettres Funéraires imprimées à une heure d'avis.

Tel. Bell 61
Tel. Pare.

A. DENIS, Prop.

La Cie d'Eau Minérale de St-Hyacinthe

Propriétaire du célèbre **PHILUDOR.**

LE ROSAIRE

ET LES AUTRES

DEVOTIONS DOMINICAINES

La Vierge et la rose



SI l'Eglise a choisi la rose pour la consacrer à la Très-Sainte Vierge, de préférence aux autres fleurs, ce n'est pas seulement en raison de la perfection de ses formes, de la vivacité de ses couleurs, ou de la suavité de son parfum. C'est surtout en raison de cette pensée de saint Ephrem, que la rose est le symbole de la pureté, et par conséquent la fleur aimable entre toutes aux yeux de la mère de Dieu.

Je sais bien que le lis a, de longue date, le privilège de symboliser la pureté. Il ne m'appartient pas de m'inscrire en faux contre l'accord dont le lis bénéficie, mais il me doit être permis de dire pourquoi je lui préfère la rose. Le lis est une belle fleur, j'en conviens : sa tige est élégante, sa blancheur sans rivale, son parfum pénétrant. Mais sa tige que rien ne protège contre les atteintes indiscreètes, son calice où le regard pénètre sans aucun obstacle et dont la forme ne lui permet pas de conserver la rosée, son parfum qui fatigue si vite, nous rappellent-ils aussi bien la vertu qui s'environne d'épines,—au dire de Tacite,—qui se dérobe aux regards, qui vit des influences célestes, et dont le parfum, toujours aimable, réjouit sans lasser jamais ?

Je dirai plus. La blancheur éclatante du lis ne peut me dissimuler les insectes immondes qui se complaisent dans sa corolle, ni l'aspect répugnant de ses pétales qui ne se fanent que pour se corrompre.

Il n'en est point ainsi de la rose, comme il est facile de le voir en la considérant sous ses divers aspects.

Nous sommes encore loin d'elle et ne pouvant juger de ses formes ; nous ne discernons que sa couleur, blanche

ou vermeille, mais déjà nous avons reconnu l'emblème de la sainte pureté.

Vêtue de blanc, la rose est la fleur par excellence de la candeur primitive. Ce n'est pas la blancheur fade du lis : l'incarnat, qui distingue la rose vermeille, teinte déjà légèrement les feuilles de la rose blanche, comme dans la plus candide enfance, il est possible, à l'œil exercé, de reconnaître les timidités et les énergies d'une pureté moins tranquille mais plus méritante. Je ne sais rien qui repose les yeux et le cœur comme la vue de cette aimable fleur, rien non plus qui naisse plus naturellement de cette considération que la pensée de cette insouciance candeur des enfants, ou de la paisible chasteté des vierges cachées au foyer paternel. Il faut peu de chose pour flétrir la rose blanche, un froissement, un souffle, un rien : mais tant qu'elle est à l'abri des indiscretions qui l'offensent, quel chaste et radieux épanouissement ! La rosée et la lumière sont à l'aise en ce calice, presque aussi transparent et limpide qu'elles-mêmes ; ces deux filles du ciel ont trouvé sur la terre une sœur exilée et fragile, qu'elles semblent prendre plaisir à parer pour la consoler de son exil et de son existence trop vite achevée.

Ainsi de l'enfance et de sa candeur qui passent si vite. L'adolescence arrive à grands pas, dissipant un à un les rêves du premier âge, et se précipitant sans le savoir vers des rivages où la pureté première trouve souvent un écueil. C'est une loi douloureuse, mais c'est la loi. Quelque doux et légitime que soit le sommeil de l'âme enfantine, il faut qu'il cesse : l'homme n'est pas fait pour se reposer et dormir. Il est fait pour agir et progresser. Toutes les vertus, c'est-à-dire toutes les joies et toutes les gloires, sont en lui le prix d'une activité souvent pénible et périlleuse, dont la chasteté subit aussi la loi.

Vous avez retardé, autant qu'il vous a été possible, l'heure où le front de l'enfant devrait rougir, parce que son oreille et son esprit auront recueilli des paroles et des pensées qu'il ignorait dans la paix de son innocence, mais qu'il lui faudra bien maintenant savoir, parce que le monde les lui jettera de tous côtés. Il a entendu, il a deviné plutôt qu'il n'a compris. La surprise, l'indignation, la honte, lui mettent au front cette rougeur que le lis ne connaît point, et dont la rose vermeille se glorifie. La pureté



a subi une épreuve, elle a changé de nom. Ce n'est plus la candeur ; nous l'appelons d'un nom plus triste, parce qu'il parle de périls et de vigilance, plus glorieux, parce qu'il rappelle aussi des efforts et des victoires, — la pudeur. Et à ce nom, quelle image se présente aussitôt à l'esprit ? quel est le symbole de cette nouvelle forme de la chasteté ? La rose vermeille apparaît immédiatement à nos yeux, avec ses feuilles aux nuances variées comme les

émotions de la pudeur, depuis l'incarnat léger qui colore tous fronts de vierges, jusqu'à la pourpre assombrie du sang versé pour la pureté compromise.

Mais nous voici plus près de la rose : elle est maintenant sous nos yeux, et nous pouvons juger des formes qui caractérisent les phases rapides de sa courte existence.

Le lis n'a que deux âges, c'est-à-dire deux formes, l'une et l'autre également étrangère au symbolisme de la pureté. Avant de s'ouvrir, il est sans grâce : après, il est sans mystère. Rien de pareil en la rose : elle est toujours belle, et garde toujours le mystère qui fait la gloire de la chasteté.

A sa première heure, quand elle est encore le bouton qui se devine plutôt qu'il ne se voit sous les langes qui l'enveloppent, elle est déjà ravissante. C'est l'enfant caché dans les bras maternels, ouvrant sur vous son doux regard voilé qui ne sait rien encore, ne devine rien, ne se trouble de rien. Que sera cet enfant ? personne ne peut le dire, Dieu seul a le secret de ses jours à venir. Mais, s'il est permis de juger la fleur par ses premières manifestations, laissez doucement s'écarter les langes et se déployer une à une les pétales maintenant comprimés, et vous verrez bientôt la rose épanouie livrer à la brise les parfums de son calice.

Dans cet épanouissement même, il y a deux périodes

bien distinctes. D'abord, la fleur se montre à demi ; on dirait que, craintive et troublée, elle n'ose accueillir le rayon qui vient du ciel et le regard qui vient de l'homme, comme on hésite à recevoir à son foyer ou dans son âme des hôtes trop peu connus. C'est l'image parfaite du moment où l'âme s'ouvre pour la première fois à la vie nouvelle, la vie de labeurs et de combats par lesquels se constitue la vigueur de l'âme et du corps. Tout est calme : aucun souffle mauvais n'a passé sur le front ou sur le cœur. Mais l'air est plus tiède et plus enivrant : une sève plus active parcourt la tige et les rameaux ; un tressaillement plus vif fait frémir les feuilles et arrive jusqu'à la fleur. D'où vient ce souffle et qu'annonce-t-il ? L'âme se recueille, et, forcée de s'ouvrir par la loi qui nous pousse toujours en avant, ne se livre que peu à peu et avec regret. Elle entre dans la vie, comme on entre dans une eau dont la profondeur et la fraîcheur sont incertaines, avec hésitation et avec inquiétude. Heure qui ne se retrouvera plus dans la vie, dont il faut se hâter d'étudier et de savourer la poésie toute céleste, parce qu'elle dure pour l'âme ce qu'elle dure pour la rose,

L'espace d'un matin.

La rose s'est complètement épanouie. Ce n'est plus la beauté voilée de l'heure précédente, ce n'est plus la virginité. C'est encore la beauté cependant, parce que c'est encore la chasteté. La fleur s'est plus ouverte, et le regard descend jusqu'au fond du calice : mais il n'y rencontre rien de fané, rien surtout de flétri. Tout y est pur et parfumé. La goutte de rosée qu'y a mis le matin, y trouve encore assez d'ombre pour ne se point dessécher au soleil : l'insecte aux formes élégantes et aux couleurs variées qui vient parfois y chercher un abri, n'y apporte aucune souillure et n'en ronge point les feuilles. Ce n'est plus le même charme, ce n'est point non plus une décadence. Ainsi de la virginité, l'âme passe à une autre chasteté qui n'a plus, il est vrai, l'idéale et ineffable douceur de son premier état, mais qui n'en est pas moins sainte et vénérable devant les hommes et devant Dieu.

Pourquoi faut-il que nous allions plus loin ? Mais il est pour la rose et pour l'âme une quatrième phase qui, grâce à Dieu, n'est fatale que pour la fleur. La voilà, non

plus épanouie, mais ouverte à ce degré où l'expansion veut dire flétrissure. Les feuilles ne se sont pas encore détachées, mais elles n'ont plus la couleur et le parfum d'hier. L'œil les parcourt tristement, s'étonnant de les trouver sans mystère et de pénétrer ainsi jusqu'à cette suprême profondeur où semblait devoir seul arriver le rayon qui vient du ciel. Le charme s'en est allé : la pudeur est partie. La rose s'effeuille et l'âme s'en va, roulant de chute en chute, jusqu'à cette poussière ou cette fange, dans laquelle les animaux immondes ou les oiseaux de passage rencontrent les débris de sa beauté passée.

Triste spectacle, mais où nous reste encore une consolation. La rose n'est pas ici non plus comme le lis qui se fane, et dont les pétales, une fois tombées, se corrompent et ne donnent plus qu'une odeur nauséabonde. Les feuilles de la rose flétrie gardent un reste de couleur et de parfum, comme un souvenir de ce qu'elles furent autrefois, comme une espérance pour l'avenir. Même on dit que certaines roses, celles de Jéricho, par exemple, retrouvent leur fraîcheur première au contact de l'eau du Jourdain. Ainsi de l'âme tombée, où ne s'éteint jamais entièrement la flamme céleste de la pureté première, et qui peut retrouver, dans ces eaux jaillissantes jusqu'à la vie éternelle dont parle l'apôtre bien-aimé, un bain salutaire où se refait sa beauté disparue avec sa pureté retrouvée. Ceux-là me comprendront qui se sont assis auprès des âmes tombées pour panser leurs blessures et consoler leurs tristesses, s'ils se souviennent de ce parfum de chasteté resté vivant au milieu de ces ruines, comme reste attaché aux débris de l'albâtre le parfum du baume qu'il a jadis renfermé.

* * *

Après avoir considéré la fleur et respiré son parfum, peut-être voulez-vous la cueillir, prenez garde : la tige est armée d'épines. Toutes les roses que Dieu fit, depuis l'églantine qui pousse au hasard jusqu'à l'arbuste que vous avez cultivé avec amour, ont des pointes aigües et à la pique brûlante. Il faut n'y toucher qu'avec précaution, et pour ainsi dire avec respect. Ainsi la pureté véritable s'entoure d'une haie vive qu'il n'est pas aisé de franchir ni du regard, ni de la main. Le paganisme n'en pensait pas autrement que nous-mêmes, et Tacite citait, avec une ad-

miration jalouse, aux femmes de sa patrie, ces femmes germaniques, nos aïeules, encore païennes cependant, et qui gardaient derrière leur vigilance comme derrière une haie d'épines, le trésor de leur chasteté. *Circumsepta pudicitia vivunt.* Vérité trop oubliée et qu'il faut répéter : l'âme qu'on aborde sans peine est une âme qui touche à sa ruine, une âme aussi qui n'a plus droit à l'estime, et, sous le couvert d'un hommage hypocrite, recueille le plus implacable mépris.

Je m'arrête, parce qu'il ne convient pas d'étendre outre mesure les considérations même les plus intéressantes. J'ai essayé de dire l'enseignement donné par les roses béni-tes en l'honneur du Rosaire. Elles parlent de pureté : elles disent que la pureté est la vertu préférée de Marie : elles enseignent aussi que la pureté se conserve par la vigilance et la retraite, au lieu qu'elle se perd dans la dissipation et le bruit. Puissent-elles, à ceux qui les verront, rappeler ces vérités si nécessaires, et inspirer partout autour d'elles l'amour de cette pureté de l'esprit et du cœur, à qui Jésus promettait qu'elle aurait pour bien propre ici-bas et au ciel, la vision du Seigneur : Bienheureux les cœurs purs, parce qu'ils verront Dieu !

Fr. MARIE-JOSEPH OLLIVIER,
des Fr. Prêch.

**A la mémoire des Révérénds Pères Cyprien Florissoone, Bernardin Merlin et Joseph Baumann,
de l'Ordre de Saint-Dominique**

Dans un de ses derniers numéros, le très-intéressant petit journal chicomitien, "L'Oiseau-Mouche," publiait la jolie poésie que l'on va lire. Nous remercions notre confrère de cette marque de sympathie donnée à la famille dominicaine.

Le souvenir de nos frères, faisant si héroïquement le sacrifice de leur vie, a fourni au délicat poète *Derfla* une de ses meilleures inspirations.

La "Bourgogne" semblait portant un peuple immense.
Aux cris désespérés succédait le silence,
Et l'on se regardait mourir :
Alors, au nom du ciel, sur tous ces fronts livides
Vous levâtes vos mains, puissantes et candides,
Pour pardonner et pour bénir.

Puis, versant largement votre âme en cette foule,
 Vous lui fîtes chanter, devant le flot qui roule,
 Une prière de vos cœurs ;
 Et quand la mer ferma cette tombe qui chante
 De vie et de bonheur elle était débordante,
 Et la gloire y jetait des fleurs.

Dans ce large tombeau que vous fait l'Atlantique,
 Gardés par ce géant dont l'immense cantique
 Monte sans fin vers l'Éternel,
 Sous les balancements solennels de l'abîme,
 Dormez, calmes et fiers, votre sommeil sublime
 Jusqu'au réveil universel.

Dormez, ensevelis dans la double victoire
 Qui sur le genre humain jette un rayon de gloire,
 Et rejaillit jusques aux cieux ;
 Sur vos fronts agrandis, souffrez cette auréole
 Dont la moitié du ciel, de l'un à l'autre pôle,
 Couvre les flots harmonieux.

Océan ! Océan ! sur ta divine lyre,
 Chaque fois que l'aurore au ciel revient sourire,
 Fais résonner l'hymne vainqueur ;
 De ce sublime bruit éveille tes rivages
 Jusqu'au jour où tes flots, délivrés des orages,
 Se transformeront en splendeur.

Et lorsque, s'abaissant en cet instant suprême,
 Majestueusement le ciel viendra lui-même
 Reprendre ce qu'il te donna,
 Que les anges de Dieu, comme ils feraient une âme,
 Recueillent en tremblant sur leur aile de flamme
 Ton dernier Salve Regina !

DERFLA.



Le mariage chrétien

Le mariage est trois fois saint et trois fois auguste, comme la Trinité divine dont il est l'ouvrage.

Dieu le Père l'a institué à l'origine des âges,

“ Quand tout encor semblait être rempli d'aurore. ”

C'est dans la douceur neuve de l'éden, à l'ombre de l'arbre de vie, près du fleuve qui roulait l'or et les perles, au milieu des senteurs printanières, que le Créateur a béni la première alliance humaine. A peine sortis de la pensée éternelle, Adam et Eve se donnent l'un à l'autre sous le regard de Dieu. Et, par les matins ensoleillés comme par les beaux clairs d'étoiles, ils renouvellent leurs serments que les brises virginales vont redire à tous les échos du paradis.

Cette institution primitive, le Verbe fait Chair lui a donné une consécration nouvelle aux jours de la Rédemption. Il l'a honorée du premier de ses miracles ; Il l'a élevée à la dignité de Sacrement. Aux fêtes nuptiales de Cana, si le Christ a changé l'eau en vin, n'était-ce pas pour signifier que sa vertu divine perfectionnerait de même l'alliance antique de l'homme et de la femme, lui donnerait un cachet surnaturel, la ferait chose plus sainte, plus exquise ?

Enfin, l'Esprit-Saint a sa part—part très-grande—dans cette union. C'est Lui qui la consomme, qui la couronne par sa grâce. Esprit d'amour et d'harmonie, Il est le lien surnaturel des cœurs que son souffle a mystérieusement rapprochés, à travers les distances de pays ou d'éducation. Fiancé de la Vierge, c'est Lui qui l'a rendue fé-

conde ; c'est par Lui que le Verbe s'est uni notre¹ chair. C'est par Lui encore que se réalise la chrétienne alliance de deux êtres qui aspirent à se donner l'un à l'autre dans le temps, parce qu'ils savent que la volonté divine les a déjà éternellement unis.

Quelle grande chose est-ce donc que le mariage chrétien ? Quels droits confère-t-il ? Quelle est la fin de cette institution qui a fait si constamment l'objet de la sollicitude divine ?

Par le mariage, Dieu confère à l'homme et à la femme un privilège, un droit souverain ; Il les fait participer à sa toute-puissance ; Il leur donne la mission de continuer cette œuvre matérielle première qu'Il n'a pas trouvée indigne de Lui autrefois ; Il les rend coopérateurs de son action créatrice ; Il leur laisse de préparer ces vases de chair qu'Il illuminera d'un rayon de sa clarté, qu'Il animera de son souffle.

Voilà la fin de l'antique alliance que le Créateur a béni, à laquelle le Christ a communiqué une perfection nouvelle, et que l'Esprit de Dieu sanctifie—fin noble, fin sublime, fin glorieuse, qui seule explique l'éclatante intervention des trois personnes divines ! Était-ce donc trop de toute la Trinité pour mettre deux êtres humains à la hauteur d'une pareille tâche, pour les élever jusqu'à la sublimité de cet objet ?

Je le veux bien—le rôle des parents se borne à préparer le temple matériel dans lequel habitera une pure substance, émanée de la bouche divine. Et, si c'est déjà beaucoup de travailler à bâtir la demeure de chair qui s'illuminera d'un rayon d'en haut, et qui sera, plus tard, favorisée de sanctifications successives jusqu'à ce que l'Auteur même

de la grâce y descende et y repose substantiellement, encore n'est-ce là que la transformation d'une matière déjà existante,—transformation qu'on ne peut comparer à l'acte souverain qui féconde le néant.

L'âme seule est créée, et c'est la Toute-Puissance divine qui la produit.

Cela est vrai.

Mais, parce que l'âme se moule aux proportions du corps qui la reçoit, parce que le corps est l'instrument de ses opérations spirituelles, parce qu'elle est fortement chevillée à ce corps, parce qu'elle a besoin de lui pour se manifester, pour rayonner sa vie—comme l'artiste a besoin, pour exprimer son génie, d'une harpe, d'une lyre ou de tout autre signe extérieur—parce qu'elle est nécessairement soumise à ses conditions, à ses dispositions naturelles et qu'elle subit les lois physiques de son influence—alors, je me plais à reconnaître et à proclamer l'importance de l'œuvre que Dieu confie à ses créatures, tant elle est forte pour aider ou pour entraver sa toute-puissante action créatrice par laquelle Il insuffle la vie.

Et puis, l'éducation qu'il faut donner ensuite aux êtres nés de soi, n'est-ce pas parfaire une œuvre que la nature n'a fait qu'ébaucher ? N'est-ce pas comme une inspiration de vie, de force, de grâce et de lumière ? N'est-ce pas la continuation de l'œuvre divine dans ce qu'elle a de plus noble, la création des âmes ?

Œuvre de la Trinité Sainte, le mariage chrétien est en harmonie avec la sublimité de son Auteur. Sa fin nous atteste sa céleste origine. Dieu seul pouvait concevoir et réaliser un si grand dessein.

Oui, elle est grande, elle est noble, la mission à la-

quelle vous êtes appelés, parents chrétiens, grande et noble dans son principe, grande et noble dans son développement, grande et noble parce qu'elle vous donne le droit d'aider Dieu dans son œuvre créatrice, grande et noble par les responsabilités qui vous incombent, après, de perfectionner l'œuvre première, de la conduire jusqu'à parfait développement, au point de vue physique, intellectuel et moral.

Or, noblesse oblige. Il faut que vos pensées et vos sentiments correspondent toujours à la grandeur de votre mission. Et comme, s'il plaît à Dieu de vous témoigner visiblement sa bénédiction, les enfants qui naîtront de vous porteront votre ressemblance,—de même qu'ils porteront aussi celle de leur Créateur,—comme non-seulement vous reconnaîtrez vos traits dans les leurs, dans leurs yeux la couleur et l'éclat des vôtres, votre propre physionomie dans leur frais visage, mais encore,—toujours en vertu des lois mystérieuses et presque infaillibles de l'hérédité,—leur intelligence et leur cœur sera pour ainsi dire le reflet et comme la copie fidèle de votre cœur et de votre esprit, —à cause de cela, vous tiendrez à honneur d'être avant tout et pardessus tout des époux chrétiens, afin de transmettre à ces petits un sang pur, afin que leur intelligence et leur cœur soient, dès l'aurore, tellement imprégnés de christianisme, qu'ils s'orientent d'eux-mêmes vers le bien et vers le beau idéal de la vertu.

Plus que par le passé encore, vous mettrez Dieu dans votre vie. Plus efficacement que jamais, vous travaillerez à votre salut, duquel dépendra le salut d'âmes, sœurs de la vôtre. Comme votre vie aura un prolongement lointain, des conséquences presque infinies, vous la surnaturaliserez

d'avantage, vous la tiendrez sur les hauteurs. L'on ne donne que ce que l'on a. La loi qui régit les générations humaines ne permet pas, d'ordinaire, que le bien sorte du mal. Tels qu'ils sont les parents se voient revivre dans leur descendance. Là où fleurissait la vertu, naît un fruit sain. Et les épis d'or ne se posent pas sur les tiges vicieuses.

FR. A. H. BEAUDET,
des Fr. Prêch.

Notre Dame des Arts

La fête de Notre-Dame des Arts a été célébrée d'une façon très solennelle, le 9 septembre, à Pont-de-l'Arche (Paris).

La messe a été dite par Mgr Amette, évêque de Bayeux.

A 3 heures, le T. R. P. Monsabré a prononcé un magistral discours sur la " Conception chrétienne de l'art."

Nous en détachons ces passages :

L'art, selon sa conception la plus haute et la plus pure, est la manifestation du beau dans les œuvres humaines. Mais, comme l'a fort bien dit un grand artiste, pour donner à ces œuvres le cachet de la perfection, " l'âme, déployant ses ailes, doit s'élever vers les cieux d'où elle est descendue. Elle ne s'arrête pas à la beauté qui séduit les yeux et qui est aussi fragile que trompeuse, mais elle cherche dans son vol sublime à atteindre le principe du beau universel."

Ce principe, c'est la perfection suprême, en laquelle subsistent et vivent les idées de tous les êtres, et en laquelle il faut les aller chercher, en celui, dit saint Thomas, que tout le monde appelle Dieu : *quod ab omnibus nominatur Deus*. Partant de l'existence créée, la raison monte à lui comme à la cause première ; partant de l'ordre, de la proportion, de l'harmonie des êtres, le sens artistique monte à lui comme à la première beauté. Il est l'idéal qui plane au-dessus des imperfections de la nature et attire à lui l'âme désireuse de voir plus beau qu'on ne voit en ce monde.

C'est son idée qu'il a exprimée dans la perfection de la nature. Le monde est une manifestation de cette idée en laquelle chaque créature est belle de la beauté de Dieu.

J'aime cette noble définition de Kant : " Le beau, c'est un reflet de l'infini sur le fini, c'est Dieu entrevu." En effet, " comme Dieu se contemple en soi dans les idées qui le manifestent à ses propres regards selon tout ce qu'il est, l'homme le contemple dans ces mêmes idées réalisées extérieurement." Où que nous rencontrions ces idées dans leurs harmonieuses réalisations, soit dans le spectacle de la nature, soit dans les formes corporelles, soit dans la splendeur du vrai et du bien, notre âme s'élève et s'écrie : " C'est divin !" Ce cri tant de fois répété justifie la parole de l'apôtre : " L'invisible beauté de Dieu se laisse entrevoir dans ses œuvres : *Invisibilia Dei per ea quæ facta sunt intellecta conspiciuntur.*" O nature, tes beautés ne nous charment que parce que nous y voyons le rayonnement de l'infinie beauté de Dieu. Le beau, c'est le divin dans la création !

St-Louis Bertrand, des Frères Prêcheurs

10 OCTOBRE



L n'est pas nécessaire qu'il faille toujours, pour faire connaître et aimer un saint, composer un de ces brillants panégyriques qui savent d'ailleurs provoquer une si grande admiration pour leur héros. Un simple récit d'une vie pieuse peut, parfois aussi, procurer au lecteur qui veut bien s'y arrêter, une certaine connaissance de la physionomie d'un saint : il pourrait, peut-être, le lui faire aimer et même lui inspirer la pensée de faire choix d'une de ses vertus pour la faire passer dans la pratique de sa vie journalière.

Puissent ces lignes, écrites en l'honneur de St-Louis Bertrand, atteindre ce but ; c'est-à-dire faire connaître quelque peu cette grande figure dominicaine, presque inconnue en notre pays ; puissent-elles le faire invoquer et, avec la grâce divine, porter ceux qui les liront à l'imiter, au moins dans une certaine mesure !

Louis Bertrand naquit en Espagne, en la ville de Valence, le premier jour de l'année 1526, sous le règne du

grand et pieux Charles-Quint. Ses parents étaient de ces chrétiens forts devant le Seigneur : ils inspiraient à leur nombreuse famille les sentiments de religion, de probité et d'honneur dont ils étaient remplis.

Leurs enfants, au nombre de neuf, conservèrent les meilleurs effets de cette éducation chrétienne ; mais Louis, l'aîné, surpassa de beaucoup ses frères par une foi plus vive et une piété tout angélique.

Dans l'enfance, comme à tous les âges de la vie, la foi et la piété doivent prêter aux actes les plus ordinaires une grandeur et un charme surhumains. Ces dons, cultivés dès le commencement, réveillent, dans l'enfant, une force de vertu et une beauté morale qui se manifestent même à l'extérieur.

Sous ce rapport, l'enfance de St-Louis Bertrand présente des caractères tout à fait surprenants, et qui ne peuvent s'expliquer que par l'action de celui qui fait les saints.

Un aperçu sur les premières années d'un homme, est donc nécessaire pour l'intelligence de celles qui suivront. L'enfance explique toute une vie, car ce temps passé à l'ombre de la garde maternelle contient l'avenir, comme le grain de froment renferme l'épi que la saison et la divine Providence développeront.

Notre Bienheureux, nous disent ses historiens, commença pour ainsi dire sur les genoux de sa mère à travailler à sa sanctification. La présence de Dieu lui était familière et il sentait déjà le besoin de le prier à tous les instants. A l'âge de quatre ans, il érigea un oratoire à la sainte Vierge, dans sa petite chambre, et tous les jours, et bien des fois chaque jour, cet enfant, moine déjà, venait visiter sa chapelle et s'y agenouiller. Souvent, il fallait qu'on vint le chercher pour l'enlever à ses chants et à ses prières.

La piété, fille de l'esprit de foi, ne va jamais seule : comme un astre céleste, elle est toujours accompagnée de mille douces vertus, de mille qualités aimables qui lui font cortège. Ainsi, avec la piété, grandissaient, dans l'âme du saint enfant, la bonté du cœur, qui n'est autre que la manifestation de la charité, et une énergie morale, effet du don de force, qui préparaient en lui le religieux futur, compatissant pour les autres, et cruellement austère pour lui-même.

Dès ses plus tendres années, il voulût marcher sur les traces de St-Vincent Ferrier, dont on lui avait raconté la vie. Cet apôtre de l'Ordre de St-Dominique était son parent selon la chair, et il voulait encore lui être uni par les liens surnaturels d'une vie semblable à la sienne. Le Seigneur bénit avec complaisance ces pieuses émulations dont sa grâce seule est le principe.

Adolescent, il ne fût, pas plus que les autres jeunes gens de son âge, doué d'une intelligence supérieure, mais son esprit, habitué à contempler Dieu et à méditer les choses du salut, donnait à toute sa personne un sérieux précoce que n'aime pas, hélas ! à revêtir, pas même à certaines heures décisives, la jeunesse encline à la dissipation.

Il aimait à cultiver cette vertu, ignorée du monde, nécessaire cependant, même au point de vue naturel, à la vraie formation d'un homme : je veux dire la vertu de mortification. Déjà, par des austérités dont son âge si faible était à peine capable, il avait contraint son corps à obéir à son esprit. Sobre dans le boire et le manger, il ne donnait aussi que très peu de temps au sommeil, et souvent, lorsqu'il pouvait tromper la vigilance de sa mère, il couchait sur la terre nue.

Un jeune homme si pieux, si austère, ne pouvait être qu'un sujet d'édification pour tous ceux qui l'entouraient : ses frères, ses camarades le respectaient réellement et l'appelaient le " petit saint " : inutile de dire que l'humble Louis pensait autrement.

Ses parents avaient rêvé les plus beaux projets d'avenir pour leur aîné ; mais il ne répondit pas précisément à leurs espérances, peut-être trop humaines. Devant son obstination à refuser d'embrasser une carrière dans le monde, ils finirent par consentir à lui laisser prendre l'habit ecclésiastique ; mais cet état, si saint qu'il soit, ne remplissait pas encore l'idéal de haute perfection vers lequel Dieu le poussait : il voulait briser entièrement avec le monde, il voulait être religieux.

Ici, il eut à subir les obstacles que rencontrent encore, parfois, bien des jeunes gens en cette circonstance. Mais, en face de cette épreuve, va-t-il se décourager ? Va-t-il, jeune homme au sang bouillant, résister à la volonté de son père ? Ou bien, affichera-t-il une tristesse outrée ? Non, la grâce ne porte pas à agir ainsi : nous le verrons

s'en remettre entre les mains de Dieu, auteur de l'appel que son âme a entendu ; et la constance, qui triomphe de tout, montrera la sainteté et la fermeté de sa détermination. Son père et sa mère finiront par comprendre que donner à la religion un enfant, ce n'est pas le perdre, car, et sachez-le bien, parents chrétiens, rien n'est plus puissant que le cœur du religieux : fort de ce que les autres sont tenus de donner à une nouvelle famille ou peut-être exposés à répandre inutilement, lui le conserve devant le Fils de Marie pour le sactuaire béni de sa famille, pour le cœur de sa mère, et son amour est d'autant plus solide qu'il ne le sépare jamais de Dieu ni de son devoir. " Non, dit le P. Lacordaire, le détachement religieux n'est pas la désaffection."

Enfin, les difficultés sont surmontées : le Père Jean Micon, homme d'une très haute sainteté, alors prieur au couvent de Valence, donne publiquement l'habit des Dominicains au pieux et fidèle postulant. C'était le 28 août 1544.

Le voilà donc religieux ! Enfin il se voit séparé du monde et cloîtré dans une cellule de moine : le rêve de sa vie s'est réalisé ! Là, plus que jamais, le Seigneur parlera à son cœur : Il lui redira, pour le confirmer dans sa vocation, qu'il le veut religieux, prêtre, apôtre ; et lui, qui toujours correspond à ce mouvement de la grâce, s'écrie dans une reconnaissance pleine d'humilité : "Que vous rendrai-je, ô mon Maître, pour toutes ces faveurs insignes ? C'est vous seul qui m'avez choisi et appelé !"

Les années de son noviciat, ainsi remplies par l'étude de la science divine, par la psalmodie des psaumes et des hymnes sacrées, l'amènèrent peu à peu au ministère sublime pour lequel il avait été élu.

Mais cette préparation ne se sera pas accomplie sans la souffrance. Outre les douleurs que Dieu ne manque pas d'envoyer aux siens, pour leur prouver, dit aimablement Ste-Thérèse, qu'ils sont ses amis, plus que par le passé Notre Seigneur lui fit part de sa croix douloureuse. D'ailleurs, St-Louis Bertrand avait déjà choisi la souffrance pour sa compagne inséparable, ici-bas, et comme St-François le disait de la sainte pauvreté, il en avait fait la dame de ses pensées.

La Passion du Christ était le thème quotidien de ses

méditations, et l'on comprend les saintes austérités que ce sujet navrant lui inspirait. Ainsi, comme un sol généreux fortement travaillé par le soc aiguisé est prêt à faire germer avec abondance les fruits de la terre, ainsi notre Bienheureux, par ses pénitences et sa constante mortification, devenait prêt à produire largement les fruits de salut qu'un fils de St-Dominique est appelé à répandre dans le monde.

Et maintenant, montrerai-je en St-Louis Bertrand l'apôtre, enflammé du zèle des âmes, enseignant d'abord la vérité aux intelligences qui en sont avides, puis entraînant les volontés au bien ? Dirai-je que sa parole accoutumée au silence et à la prière, devenait comme une clameur puissante, couvrant le cri de l'erreur et étouffant le rire de l'impiété ? Le suivrai-je encore sur le sol du Nouveau Monde, pour le faire voir à l'œuvre comme missionnaire, doué du don des langues, et, malgré les attaques mortelles de certains impies, contre lesquelles il fut divinement protégé, annonçant avec succès le saint Evangile aux peuplades d'Amérique ? Raconterai-je, enfin, les onze années qu'il passa dans l'exercice de la charge de Père-Maître des Novices ? Le sujet est évidemment trop vaste pour tenir dans ces quelques pages ; mais je dirai, pour tout résumer, qu'il fut le moine, le directeur d'âmes, le missionnaire qu'il avait préparés en lui par sa vie toute sainte de prières, de souffrances volontaires, et, selon l'expression de son historien,—expression heureuse qui peint si bien sa physionomie,—il fut “ un iys d'innocence planté dans la piété, qui a germé par la mortification et qui s'est épanoui dans la vie apostolique.”

Dieu avait aussi favorisé ce grand confesseur du don de lire dans l'avenir : ses prédictions, en particulier sur la Réforme du Carmel, par Ste-Thérèse, se sont saintement réalisées. Du même œil prophétique, il vit venir sa mort ; aussi, la regarda-t-il s'approcher avec ce calme qui caractérise les saints. Terrassé par une cruelle maladie, il n'ouvrit même pas la bouche pour se plaindre : il soupire seulement après le moment qui le rendra à son Dieu, et il oublie sa souffrance.

C'est ainsi que souffraient les martyrs : “ vraiment, s'écrie l'auteur de sa vie, si la persécution eut alors sévi en Espagne, il eut été de ceux qui donnent leur sang pour Jésus-Christ.”



LAISSEZ VENIR A MOI LES PETITS ENFANTS (Plockhorst)

Saint-Louis Bertrand mourut dans la force de son âge, dans le calme de sa raison, dans toute l'ardeur de son amour pour Dieu, et comme il l'avait prédit, le jour de la St-Denys le vit s'éteindre doucement, comme une lampe du sanctuaire qui a fini sa veillée.

En ce jour du 8 octobre 1581, l'Ordre de St-Dominique avait un saint de plus au ciel, les Pères-Maitres un patron, et les novices un modèle et un protecteur là-haut. Que les amis de cet Ordre trouvent en lui un intercesseur!

FR. LOUIS BOURQUE,
des fr. prêch.

Constantinople et le Bosphore

I

C'est un soir qu'elle nous apparut dans la splendeur d'un coucher de soleil d'Orient, la prestigieuse capitale des Constantin et des Soliman.

Derrière nous, la mer de Marmara développait à l'infini sa nappe sereine : elle était à peine ridée d'une ondulation légère, et toute parsemée de plaques vacillantes, qui scintillaient, changeantes et rapides, comme les facettes multiples des diamants jouent et chatoient à la lumière.

Penchés sur le bastingage, au dessus de l'incessant remous que formaient les hélices, et qui s'enfuyait au lointain en un tortueux et bouillonnant sillon, nous pouvions voir le disque flamboyant du soleil s'abaisser lentement vers la ligne de l'horizon.

Avant de disparaître, il jetait sur les eaux, comme un fleuve de feu, une longue traînée de lumière sanglante qui s'allongeait vers nous, comme pour nous rappeler à lui.

Mais le navire fuyait toujours sur les eaux calmes, secoué par les trépidations incessantes de la machine ; et déjà un silence religieux succédait aux conversations banales du bord, devant le spectacle radieux qui se dessinait et se précisait graduellement à nos regards.

Nous redescendions le long de la rive Nord de la mer de Marmara : à gauche, on distinguait déjà, sur la côte,

San Stéfano, village insignifiant d'apparence, auquel se rattache pourtant l'un des grands souvenirs historiques de cette fin de siècle.

A bord, M. de Nélidoff, ancien ambassadeur de Russie à Constantinople, actuellement conseiller privé du tsar, debout dans sa haute stature maigre, empreinte d'aristocratique distinction, fixait de son œil gris cette côte de Thrace qui lui était si familière, et sa vue se reposait sur le monument érigé à la mémoire des soldats de sa nation, tombés sous les balles ottomanes.

C'est en ce lieu même que, vingt-et-un ans auparavant, il avait signé le fameux traité qui avait failli, un instant, mettre fin à la domination européenne des Osmanlis.

Devant nous, allongé dans la direction du Sud-Est, un vaste promontoire, que le soleil couchant nimbait de lumière et plaquait de nuances, nous apparaissait au delà de la surface moirée et uniforme sur laquelle glissait le navire. C'était Stamboul.

Au Nord, les remparts historiques de la cité déployaient leur ligne brisée, irrégulière, dessinant l'enceinte de l'ancienne capitale byzantine, devenue, en un jour d'innarrables massacres, la capitale des barbares asiatiques.

On cherche du regard, parmi les replis de cette enceinte de pierre, le point historique, encore signalé par une tradition fidèle, ou tomba, héroïque victime d'un dévouement stérile, le dernier des empereurs et le dernier des byzantins, Constantin XII.

Et l'on se rappelle les vers que murmurait Mahomet II, en entrant dans sa nouvelle capitale, inondée de sang et encombrée de cadavres :

“ L'araignée a tissé sa toile dans le palais des Empereurs, et la chouette entonne son chant funèbre sur les tours d'Ersiab.”

Sur la droite, au large de la côte d'Asie, un groupe de petites îles montueuses émergent, sombres et massives, de la plaine liquide, et se dressent compactes dans la lumière : ce sont les îles aux princes, les Gyanées de la Byzance antique ; sentinelles avancées, elles annoncent et surveillent l'entrée du Bosphore.

Lentement, le navire redescend, en longeant la côte Ouest de ce promontoire qui est Stamboul : maintenant, tout cela nous apparaît avec une grande netteté : un inex-

tricable fouillis de maisons en pierre ou en bois, de ruelles étroites et sinueuses, où grouille une population bigarrée et cosmopolite.

Ça et là, sur les hauteurs, se dressent les grandes mosquées de la capitale, dominant de leur majesté tout ce chaos ; ce sont les mosquées de Soliman, de Bayaézid, de la sultane Validé, de Ste-Sophie, la moins monumentale de toutes à l'extérieur, la plus imposante au dedans.

Elle est vraiment très belle, la mosquée turque, et laisse bien loin derrière elle les mosquées arabes : c'est la même idée et le même modèle, mais ici le dôme est plus majestueux à la fois et plus élancé, les lignes sont plus pures, le site plus en éminence, les proportions surtout plus monumentales : aussi, avec les quatre minarets grêles dont elles sont habituellement flanquées, elles ont véritablement un air triomphant et dominateur. Du sein de cet enchevêtrement hétéroclite de maisons banales et dissemblables, elles s'élèvent dans le ciel comme soulevées par une poussée vigoureuse, attirées par une aspiration irrésistible ; elles donnent l'idée de quelque chose d'impérial et de souverain.

Nous voici arrivés à la pointe méridionale du promontoire de Stamboul, la pointe du Serâi, nous virons vers l'Est, et le Bosphore s'ouvre devant nous.

Bras de mer de largeur irrégulière, excédant à peine un mille dans la moyenne, lisière de deux mondes, qu'il unit en les séparant, il s'allonge entre deux chaînes opposées de collines verdoyantes, couvertes de bois et de villages, qui s'abaissent à pentes rapides, de chaque côté, pour lui livrer passage et entre lesquelles il se glisse, sinueux et caressant.

En face, sur la côte d'Asie, c'est Kadi-Kœuï et l'immense agglomération de Scutari, qui se déploie sur la rive.

C'est là que les Musulmans de la côte d'Europe vont se faire ensevelir de préférence : leurs prophètes leur ont prédit que quelque jour, les Ottomans seront expulsés d'Europe, mais comme l'Asie doit leur rester, ils veulent du moins avoir leur sépulture en terre musulmane.

A toute vapeur, nous entrons dans le Bosphore, remontant le fort courant qui descend de la Mer Noire et et nous impose l'agréable nécessité d'entrer assez ayant

dans le canal, pour virer et revenir ensuite, portés par le courant, nous amarrer aux quais de Galata.

La pointe méridionale de Stamboul défile donc à nos yeux, et voici s'ouvrir soudain, à gauche, au Nord, un vaste bras de mer encombré de Caïques, de Mahonnes, de bateaux-mouches, de barques de toute espèce, dont les mâts innombrables dessinent sur le fond clair du ciel comme un réseau inextricable, comme une ramure enchevêtrée. C'est la "Corne d'Or," le bras de mer qui sépare de Stamboul Péra et Galata, et qui s'ouvre sur le Bosphore en un triangle dont la pointe s'enfonce et se prolonge à une heure dans les terres jusqu'aux "eaux douces."

Un grand pont, reliant Galata à Stamboul, le barre dans sa largeur, à quelques pas du Bosphore : à certaines heures du jour, il s'ouvre pour livrer passage à la navigation.

Il s'est ouvert pareillement la nuit, à une époque qui n'est pas encore bien éloignée de nous, aux charretées d'Arméniens de toutes conditions, massacrés ou râlant encore, qu'on engloutit tous en une fois dans le Bosphore.

Nous voici à quai : à travers la confusion et les criaileries qui accompagnent inmanquablement, en Orient, toute opération de ce genre, nous mettons enfin le pied sur le sol de Galata.

Les fonctionnaires et les employés turcs sont là, avec leur expression sévère et invinciblement méfiante. Malgré leur correction louable, ils ne sont pas rassurants à regarder : à les voir seulement, on sent le fanatisme ardent et irréductible qu'ils couvent en eux-mêmes : on a conscience qu'ils n'attendent qu'un mot, un signe, pour vous massacrer froidement et joyeusement, croyant accomplir une œuvre agréable à Dieu.

L'arabe est gai et mobile, la physionomie du Turc est le plus souvent grave, d'une sévérité presque ascétique, toujours soupçonneuse ; quand il le veut, il sait être d'une impeccable politesse, presque affable, jamais il n'est cordial, et l'on se rend compte que ses avances voulues, et ses amabilités inspirées par une courtoisie toute politique, n'ont rien de spontané : il ne se livre pas.

Les formalités minutieuses de la police turque étant satisfaites, nous pouvons entrer dans l'immense désordre

et l'incohérent fouillis, qui est la note dominante de cette étrange capitale.

Des rues mal pavées, alternativement larges et étroites, droites et tortueuses, bordées de magasins élégants, alternant avec des échoppes misérables, des masures ruineuses, agrémentées des installations en plein vent des changeurs ou autres "camelots" de ce genre, et, pour finir, le tout encombré d'un nombre incalculable des classiques "décrotteurs de l'Orient !"...

" C'est le chien que je veux dire, et non l'homme :
On pourrait aisément s'y tromper."

On sait, en effet, qu'en vertu d'une convention tacite, scrupuleusement observée de part et d'autre, le chien, en Orient, est toléré partout, excepté dans les maisons, à seule charge de "nettoyer" et d'approprier à sa façon les alentours, en faisant disparaître tous les débris, détritiques, ordures, charognes mêmes, que la traditionnelle saleté des Orientaux multiplie, prodigue et laisse pourrir dans tous les coins : et ces pauvres bêtes grouillent là par milliers, galeux, misérables, efflanqués ; ils se chamaillent, attrouppés, errent ou gisent indifférents par les rues : on doit les enjamber souvent pour continuer sa route ; toujours pacifiques, ils ne se battent qu'avec leurs pareils, et, chose invraisemblable, jamais la rage n'a fait son apparition dans Constantinople.

Nous arrivons à temps pour monter à la tour de Galata et jeter par dessus la Corne d'Or un dernier regard sur Stamboul, dans le jour mourant du soir, qui fait un fond d'or limpide au profil sombre des grandes mosquées.

FR. L. VAN BECELAERE,
des fr. prêch.

Quelques réflexions sur l'art et la poésie



DAVID prie toujours, mais sa prière n'est jamais la même ; c'est tour à tour un hymne d'actions de grâces au souvenir des bienfaits de Dieu pour lui ou pour son peuple, d'enthousiasme et d'admiration à la vue des beautés de la nature, un chant de joie et d'allégresse, au milieu des cérémonies saintes du

temple, l'épanchement d'une joie naïve et simple, une larme du cœur blessé par les douleurs de la vie, un soupir de l'âme enivrée d'un céleste amour ou brisée par le repentir.

Avec David, l'ode hébraïque a donc chanté tout ce qu'il est donné à l'homme de chanter, et dans tous les sujets, elle est incomparable. Elle offre tous les types de la poésie lyrique, la joie naïve et pure, la douceur gracieuse, la sérénité et le calme dans l'élévation, le sublime dans ses éclats et sa magnificence. Sur les cent cinquante psaumes dont environ les deux tiers sont de David, il n'y en a pas un seul qui ne soit un inimitable chef-d'œuvre infiniment au-dessus de toute poésie profane.

“ Nul autre que David n'a mieux prié, écrivait le P. Lacordaire, nul autre, préparé par plus de malheurs et plus de gloire, par plus de vicissitudes et plus de paix, n'a mieux chanté la foi de tous les âges et pleuré les fautes de tous les hommes. Il est le père de l'harmonie surnaturelle, le musicien de l'éternité dans les tristesses du temps, et sa voix se prête à qui la veut pour gémir, pour invoquer, pour intercéder, pour louer, pour adorer.... Il n'y a pas dans la vie de l'homme un péril, une joie, une amertume, un abattement, une ardeur, pas un nuage, pas un soleil qui ne soit en David et que sa harpe n'émeut pour en faire un don de Dieu et un souffle d'immortalité.”

David n'a pas seulement fait des odes, il a fait des élégies, c'est-à-dire des odes où le sentiment de la tristesse et de la douleur domine. L'élégie n'est en réalité qu'une des variétés de l'ode. Elle chante, soit les malheurs privés, soit les douleurs d'un peuple, soit les infortunes de tous les hommes. La poésie hébraïque a traité tous ces sujets, et toujours avec la même supériorité. David a été le chanfre des douleurs personnelles. Il est impossible de mieux peindre tous les déchirements du cœur, l'abattement d'une âme en proie à la fois à mille sentiments divers, à la tristesse, au découragement, à la confiance, au désespoir et qui finit par mettre son espérance en Dieu.

Bien des psaumes sont aussi consacrés à chanter les douleurs d'Israël ; mais le grand poète élégiaque de Jérusalem, celui qui a égalé les larmes et les gémissements à ses infortunes et à ses douleurs, c'est Jérémie. Les *lamen-*

tations sont un chef-d'œuvre unique. Le sujet de ces poèmes, c'est la ruine de Jérusalem et du temple, le renversement du trône de Juda et l'extermination du peuple juif ; jamais l'âme humaine ne s'est épanchée en plaintes plus déchirantes. Jamais aucun poète n'a pleuré, comme Jérémie, les douleurs de sa patrie, veuve de sa gloire, désolée, assise dans la poussière, pleurant dans la nuit et laissant couler sur ses joues ses larmes qu'aucune main amie ne vient sécher. Jamais on n'a fait, dans un langage plus saisissant, une plus navrante peinture de la désolation d'une cité autrefois la reine des nations, aujourd'hui solitaire et abandonnée, qui n'a que des larmes à donner aux petits enfants qui lui demandent du pain. Aussi, Jérémie a-t-il prêté des gémissements à toutes les grandes infortunes et des larmes à toutes les grandes douleurs.

Job a été le chantre des misères humaines. Le plus éprouvé et le plus malheureux des hommes, c'est lui qui a le mieux parlé des douleurs inséparables de la vie. Les prophètes pleurent sur Jérusalem, abandonnée du Dieu des nations ; David pleure sur lui-même, en proie à toutes les injustices et les persécutions des hommes, à la colère de Dieu ou au remords de ses propres fautes ; Job a pleuré sur les malheurs de tous les hommes, sur les misères et les fragilités de la vie humaine. Les plaintes sont à la hauteur du sujet.

Telle fut donc la poésie lyrique des Hébreux : poésie des grands souvenirs et des grandes espérances, la plus religieuse et la plus patriotique, la plus divine et la plus humaine, la plus universelle et la plus intime de toutes les poésies. Elle a chanté tous les bons sentiments, toutes les émotions de l'âme, depuis les joies saintes et pieuses de l'amitié, les plus touchantes et les plus suaves effusions de l'amour humain, jusqu'aux plus sublimes extases de l'amour divin. Le *Cantique des Cantiques* exprime à la fois les sentiments les plus ardents et les plus tendres. Ce chant de tendresse et de douceur, le plus suave qui soit tombé des lèvres de Dieu, est un chef-d'œuvre de grâce, de sensibilité et de richesse. Les *Lamentations* de Jérémie ont des larmes et des sanglots pour les douleurs de tous âges et de tous les hommes. Moïse, Débora, Judith, chan-

ment, dans un enthousiasme vif et rapide, les grands événements qui émeuvent l'imagination d'Israël. Isaïe et les autres prophètes célèbrent les justices et les miséricordes de Dieu pour l'avenir. Enfin, David, au milieu des splendeurs du trône ou des solennités saintes, dans le désert où le poursuit Saül, sur le mont des Oliviers où le chasse la révolte de son fils et de son peuple ; au milieu des douces joies de la famille et de la patrie, au jour du mariage et du couronnement de son fils Salomon, au milieu des douleurs et des déchirements du repentir, dans les heures d'abattement et de tristesse qui dévorent la fleur de son âme, comme dans ses brûlantes extases, au pied du Saint des Saints, et le soir, dans ses contemplations, au milieu des splendeurs de la nature, toujours l'âme pleine de son Dieu, s'épanche avec lui, dans une continuelle et sublime prière. Et quand cette poésie n'eut pas été faite pour être chantée dans les fêtes religieuses et nationales, quand elle n'eut pas retenti jour et nuit, dans le plus beau temple du monde, au milieu des splendeurs d'une immense harmonie, à travers les parfums de la rose et la fumée de l'encens, elle serait encore la plus belle et la plus délicieuse des poésies lyriques. un suave épanchement de l'âme où débordent le plus sublime des sentiments, l'amour de Dieu, dans le plus touchant et le plus sublime langage donné à l'homme, la poésie.

A. DE ST RÉAL.

Le monument de Maistre

Du magnifique discours prononcé par M. le marquis Costa de Beauregard, délégué par l'Académie Française pour la représenter aux fêtes d'inauguration du monument des frères de Maistre, à Chambéry (Savoie), nous détachons ce qui suit :

.... L'immortalité des frères de Maistre est sortie du creuset où le temps épure toute gloire humaine.

Ecrivain, philosophe, théologien magnifique, Joseph de Maistre proclame la banqueroute de la raison sans la foi. Il accepte toutes les humiliations du mystère. Bien

plus, il se complaît dans ces certitudes inexplicées et l'expression de ses croyances jaillit imprévue, miraculeuse, sans cesse renouvelée par le sens inattendu qu'il leur donne.

Pour lui, pour ce survivant d'une époque psychologique disparue, le même ordre de choses est à ce point immuable que, lorsqu'il essaie de tracer les grandes lignes de l'avenir, de Maistre ne parvient à reproduire qu'un merveilleux décalque du passé.

Sa politique dérive de sa théologie, son droit royal de son droit divin. S'il n'attribue pas tout à fait au roi la même infaillibilité qu'à Dieu, il n'en exige pas moins du royaliste la même obéissance que du chrétien...

Si Joseph de Maistre fut demeuré "écrasé sous l'énorme poids du rien," je veux dire sous le néant d'une vie heureuse, le monde y eût perdu un génie.

Seule l'adversité donne l'essor aux grandes âmes ; seul le sacrifice conduit l'homme à ces hauteurs où ne sauraient l'atteindre la pauvreté, la faveur, l'ingratitude, l'injure, à ces hauteurs où il ne relève plus que de sa conscience et de Dieu.

Vous avez voulu, Messieurs, pour notre éternel exemple, placer sur la brèche, qui défie encore bien des assauts, l'image d'un de ces grands citoyens dont l'antiquité disait que l'écroulement du monde les trouverait sans peur.

Xavier de Maistre nous sera de bonne rencontre à toute heure. Chez lui tout part du cœur, même la pensée. Son cœur est un instrument si précis, si souple, qu'il enregistre les impressions les plus fugitives. Fantastique toujours, ce cœur découvre ce que personne n'a vu, n'a même essayé de voir. Il fait s'envoler des choses les plus simples comme un essaim d'idées douces, tristes, charmantes et toujours neuves.

Xavier butine sur son fauteuil, dans son corps de garde, en ballon, à travers les ruines d'Aoste, et, quand un coup de vent l'a chassé loin de ses horizons familiers, il butine encore toujours sur les fleurs qu'a fait éclore un autre ciel.

Ah ! n'essayez pas d'analyser son œuvre, vous n'y trouveriez que des rêves ; quelle douce impression ils vous

laissent ! Combien cette adorable simplicité, qui écrit, comme l'abeille fait son miel, contraste avec la douloureuse façon d'écrire aujourd'hui !

Xavier faisait naïvement le tour de sa chambre. On ne fait guère maintenant que le tour de soi-même.

On cherche avant tout la sensation suraiguë, malade. Aux souffrances du cœur s'ajoutent les douleurs de l'esprit. On vide tous les paradis, même les paradis terrestres. Ce ne sont qu'autopsies répugnantes, analyses chimiques, microscopiques, d'âmes, de cœurs, de consciences.

La littérature est devenue un laboratoire, un amphithéâtre plutôt, où l'on chante, le scalpel à la main, un hymne à l'universelle dégénérescence...

CHRONIQUE

Son Excellence Monseigneur Diomède Falconio, Délégué Apostolique permanent au Canada, qui s'était embarqué à Liverpool, le 21 septembre, à bord du vapeur *Vancouver*, est arrivé à Québec, le 1 octobre, dans l'après-midi.

Monseigneur Marois, P. A. Vicaire-Général, alla recevoir son Excellence au quai du bateau, et la conduisit à la vieille Basilique, où Sa Grandeur Monseigneur Bégin l'attendait pour lui souhaiter la bienvenue. Il y eut ensuite salut du Très Saint Sacrement et chant du *Te Deum*. Avant la fin de la cérémonie, Son Excellence, s'adressant en anglais au clergé et aux fidèles présents, leur dit, entr'autres, que Sa Sainteté Léon XIII, dans son audience d'adieu, lui avait parlé, en termes très-affectueux, de ses fidèles du Canada, et l'avait chargée de leur donner à tous sa Bénédiction Apostolique. Dans la soirée, il y eut réception à l'Archevêché.

Le lendemain, Monseigneur Falconio se rendit à l'Université Laval, où le Très Révérend M. Mathieu, Recteur, lui présenta une magnifique adresse.

Son Excellence a été, paraît-il, vivement impressionnée de l'accueil qu'on lui a fait, à Québec. Elle a vu, dans les hommages dont Elle a été l'objet, autant de signes de la foi profonde du peuple canadien, de son inébranlable

attachement au Siège de Pierre, de sa reconnaissance envers l'Auguste Pontife qui, en établissant parmi nous une délégation permanente, nous donne une preuve nouvelle de sa paternelle sollicitude.

Les 26 et 27 septembre, la bonne petite ville de Nicolet était en liesse. On y célébrait solennellement les noces d'or sacerdotales de Monsieur Suzor, Vicaire-Général, ancien curé de la ville. Il y a eu présentation d'adresses, messe solennelle rehaussée par la présence de plusieurs évêques, sermon par le Très-Révérend M. Mathieu, Recteur de l'Université Laval,—le langage pieux et sympathique du prédicateur a été très goûté,—banquet, soirée dramatique au Séminaire. A l'issue du banquet, Sa Grandeur Mgr Gravel annonça que Léon XIII avait voulu reconnaître solennellement les mérites du vénérable jubilaire en l'élevant à la dignité de Prélat Domestique.

Parmi les laïques éminents, présents à cette belle fête, se trouvait sir Wilfrid Laurier, premier ministre du Canada.

Nous nous associons de cœur aux vœux qui ont été exprimés à Monseigneur Suzor, et lui disons :

Ad multos annos !

Les Sœurs de la Charité, de Québec, ont célébré récemment le cinquantenaire de leur fondation. Des fêtes splendides, auxquelles un nombreux clergé et des milliers de fidèles assistaient, ont eu lieu à cette occasion. M. l'abbé Cloutier, dans un très-éloquent sermon, a parlé de l'œuvre éminemment chrétienne et sociale que réalisent si modestement les Sœurs de la Charité. Il a su exprimer des sentiments qui étaient dans tous les cœurs.

Dans le cours de la dernière semaine de juillet, notre Révérendissime Père Général a présenté au Pape le dixième volume de la grande édition des *Œuvres de Saint Thomas*, entreprise, il y a vingt ans, par ordre de Léon XIII.

On sait que ce travail est spécialement confié à l'Ordre des Frères Prêcheurs depuis la mort du cardinal Zigliara,

dont les Dominicains étaient, dès le premier jour, les col-laborateurs zélés.

Trois pères Dominicains Irlandais firent voile pour l'Australie, l'an dernier. Leur éloquence et leur zèle apostolique ont été couronnés de succès. Les habitants de l'importante cité d'*Adélaïde* ont décidé de leur construire un couvent et une église. Déjà l'Archevêque en a posé la première pierre, et les offrandes pour la fondation arrivent de tous côtés.

Le 8 septembre dernier, Sa Sainteté Léon XIII adressait une admirable Lettre Encyclique aux Archevêques, Evêques et au clergé de France. Cette Lettre est consacrée tout entière à la formation du clergé et à sa mission.

Au prochain Salon figurera le monument de Bossuet, dû au ciseau de M. E. Dubois, l'artiste qui a exécuté pour la ville de Chambéry le mausolée des frères de Maistre.

Bossuet est représenté debout sur un piédestal élevé, aux angles duquel figurent Turenne, la tête inclinée dans l'attitude de la rêverie ; Mlle de la Vallière, en carmélite, agenouillée et priant ; le dauphin dont Bossuet fut le précepteur, et une femme personnifiant l'"Oraison funèbre" et dont les traits rappellent ceux d'Henriette d'Angleterre.

Dans le bas-relief de face, un aigle plane dans les nues ; sur la face opposée, un médaillon représente le grand Condé.

Le monument, qui est destiné à orner la cathédrale de Meaux, aura sept mètres de haut et sera tout en marbre. On sait qu'un comité de patronage composé de hautes notabilités a pris l'initiative d'une souscription pour en couvrir les frais. On sait également que nos Seigneurs Bégin et Bruchési — en eux tout le Canada-Français — ont déjà souscrit généreusement.

M. l'abbé Perosi a dirigé, le 13 septembre, à Côme, la première audition de son oratorio la *Nativité du Sauveur*, en présence de l'évêque, des autorités, et devant un public de 5,000 personnes qui ont longuement acclamé l'auteur et les interprètes.

CALENDRIER DOMINICAIN DU MOIS D'OCTOBRE

INDULGENCES DE NOS CONFRÉRIES.

- 1 Très Saint Rosaire de la B. Vierge Marie. T.D., Ind. plén. du Rosaire.
 - 2 Saints Anges Gardiens, Tout Double.
 - 3 Bx Jean Massias, Conf. de N. O., Double.
 - 4 N. P. Saint-François, Tout Double.
 - 5 Bx. R. de Capoue, C. O. N. Double.
 - 6 Bx. Bruno, Conf. Double.
 - 7 S. Mathieu Carreri, C. N. O.
 - 8 Octave du T.S. Rosaire, Solennelle. Indul. plén. pour les confrères du St Nom de Jésus.
 - 9 S.S. Denis et ses Compagnons, Martyrs. Tout Double.
 - 10 S. Louis Bertrand, C. N. O. Tout Double.
 - 11 Octave de S. François. Solennelle.
 - 12 Bx Jacques d'Ulme, C. N. O. Double.
 - 13 S. Edouard, Roi. Conf. Double.
 - 14 Bse Madeleine de Panatière, V. N. O. Double.
 - 15 Ste Thérèse, Vierge. Tout Double.
 - 16 S. S. Eustache et ses Compagnons, Martyrs de Notre Ordre. Tout Double.
 - 17 B.B. Alphonse et ses Compagnons, Martyrs de Notre Ordre. Double.
 - 18 S. Luc, Evang. Tout Double.
 - 19 S. Pierre d'Alcantara, Conf. Simple.
 - 20 Ste Brigitte, Veuve, Simple.
 - 21 S. S. Ursule et ses Compagnes, Martyres. T. D.
 - 22 Bx. Pierre de Tiferne, C. N. O. Double.
 - 23 Bx. Barthélemy de Bragance, Ev. et C. N. O. Double.
 - 24 S. Raphaël, Archange. Tout Double.
 - 25 B.B. Sadoc et ses Compagnons, Martyrs de N. O., D.
 - 26 B. Damien, C. N. O. Double.
 - 27 Translation de S. Pierre, Martyr de N. O., T. D.
 - 28 S. S. Simon et Jude, Apôtres. Tout Double.
 - 29 Bse Bienvenue, Vierge de N. O. Double.
 - 30 Commémoraison des Saints, dont les corps ou quelques reliques sont conservés dans nos églises. T.D.
 - 31 S. François Caracciolo, Conf. Double.
-

MOIS D'OCTOBRE.

PRÉDICATIONS DIVERSES.

- ST-HYACINTHE—Notre-Dame, Sermons du Mois du Rosaire.....
LES PÈRES DU COUVENT
- “ “ Réunion du T. O. le 12..R.P.ROULEAU
- “ “ Retraite paroissiale du 29 au 2 Nov.
RR. PP. RONDOT et BACON
- “ “ Réunion du Vestiaire le 11..R.P.BACON
- MONTRÉAL—Sœurs de la Miséricorde, du 18 au 27....T. R. P. BÉCHET
- “ Dames de Charité de l'Asile de la Providence..R.P.KNAPP
- “ Réunion du T. O. le 3... ..T. R. P. BÉCHET
- SOREL—Retraite aux Dames de Charité..... R. P. RONDOT
- STANFOLD—Retraite au Pensionnat, du 4 au 8R. P. KNAPP
- ST-JEAN-BAPTISTE—Le 1R. P. DION
- FARNHAM—Retraite au Pensionnat des Sœurs de La Présentation,
du 4 au 8.....R. P. COUTURE
- GENTILLY—Retraites des Enfants de Marie et du Pensionnat
RR. PP. COTÉ et COUTURE
- NICOLET—Pensionnat des Sœurs de l'Assomption, du 4 au 8..R.P.COTÉ
- KNOWLTON—Erection du Rosaire le 1R. P. BEAUDET
- WATERLOO—Réunion du Rosaire le 1R. P. BEAUDET

Bibliographie

Léon XIII et le Saint Rosaire, lectures pour le mois d'octobre, extraites des encycliques et actes du Saint-Père sur le Rosaire de Marie, par le R. P. Marcolino Cicognani, des Frères-Prêcheurs. Un volume in-32 de 172 pages. Desclée, Lefebvre & Cie, éditeurs pontificaux. Prix : broché, fr. 1-00. En vente à la Société de S. Jean, avenue de Maire, Tournai (Belgique), et dans les principales librairies catholiques.

JOS. LEDUC,

FERBLANTIER, PLOMBIER

—ET—

Couvreur en Ardoise et en Metal.

Corniches, une spécialité.

136 Rue Cascades, ST-HYACINTHE.

J. E. LANOIX,

Chapelier et Manchonnier,

(SUCC. DE N. MARTEL)

179 rue Cascades, St-Hyacinthe

Assortiment complet de

LINGERIE

Pour Hommes et Jeunes Gens.

L. A. BRETON,

—MARCHAND DE—

THÉ ET CAFÉ

AUSSI :

Vaisselle, Verreries, Ustensiles
de Cuisine.

Prix spéciaux aux membres du
Clergé et aux Communautés.
Rue Cascades, - ST-HYACINTHE.

JOS. DUPONT,

Fabricant de Vins,

231 —RUE CASCADES,— 231

ST-HYACINTHE, Que.

Spécialités : Vins de Messe et de Table.

Approbation de nos Seigneurs
les Evêques.

S. CARREAU,
NOTAIRE

AGENT D'ASSURANCE

Sur la vie : "Manufacturers'".

Sur le feu : "Liverpool & London
and Globe," "London &
Lancashire," "Ætna of
Hartford."

Bureau : 7 rue du Palais, St-Hyacinthe

L. P. MORIN

MANUFACTURIER DE

Portes, Chassis, Jalousies, Moulures, etc., Découpage, Tournage,
Embouvetage, Bois de Sciage et de Charpente, Bardeaux,
Lattes, Clapboards, etc. Séchoir à Vapeur
attaché à l'établissement.

Rue St-Antoine, ← ST-HYACINTHE.

EAU DE MELISSE DES CARMES

BOYER

Seul Successeur des Carmes

PARIS - 14 Rue de l'Abbaye - PARIS

SOVERAINE CONTRE LES MAUX D'ESTOMAC,
D'un Prompt secours contre l'Apoplexie, Evanouissement,
Malaises, etc.

Se méfier des Contrefaçons.

En vente dans toutes les Pharmacies.

TISSUS SPECIAUX

— POUR —

Communautés Religieuses

MÉRINOS, SAYS,

DRAP DE SÉDAN,

VOILES, TOILES, Etc.

Importation directe des Premières Manufactures Françaises.

Envoi d'Echantillons sur demande.

ROYER & ROUGIER FRERES,

MAISON PRINCIPALE :

No 9 Place des Vosges,
PARIS.

SUCCURSALE :

1597 Rue Notre-Dame
MONTREAL.

**Eastern
Townships
Bank**

Capital : \$1,500,000. Réserve \$835,000

Bureau Chef: Sherbrooke

R. W. Heneker, Prés. Wm Farwell, Gér.-gén.
S. F. Morey, Inspecteur.

BRANCHES:—Waterloo, Que, W. I. Briggs, gérant
Stanstead, Que, Sidney Stevens, gérant. Cowans-
ville, Que, J. Mackinnon, gérant. Coaticook, Que,
B. Austin, gérant. Richmond, Que, W. L. Ball, gér.
Granby, Que, W. H. Robinson, gérant. Bedford,
Que, E. W. Morgan, gérant. Huntingdon, Que, E.
N. Robinson, gérant. Magog, Que, E. P. Olivier, gér.
ST-HYACINTHE, Que., J. Laframboise, Gérant.

PHARMACIE ST-HYACINTHE

173 Rue Cascades,

En Face du Marche

ST-HYACINTHE.



Remèdes et Médicaments de toutes sortes, Français, Anglais et
Américains. Articles de toilette, Parfums, Eau Anti-Ephé-
lique, Crème de Beauté. Prescriptions et préparations
de tous genres, une spécialité.

J. N. E. BRODEUR, Prop.

A. BLONDIN & CIE,

PLOMBIERS SANITAIRES,

ST-HYACINTHE, P. Q.

Fournaises à l'Eau Chaude et à la Vapeur.
Gaz, Bains, Water-Closets, etc., etc,

SPÉCIALITÉS :



Églises, Presbytères et
Communautés Religieuses.

S. Bourgeois & Cie.,

Place du Marché, St-Hyacinthe.

EPICERIES, PROVISIONS, FERRONNERIES, QUINCAILLE-
RIES, VINS, LIQUEURS, PEINTURES, HUILES,
POÊLES, CHAUX, PLATRE, ETC.

RAYMOND & FRERE, MAGASIN * GENERAL

EN GROS ET EN DÉTAIL

— **St-Hyacinthe.**

Ferronneries de Tablettes, Fer en Barre, Acier à Ressorts et à Lisses.
Essieux, Ressorts, Charbon, Bois pour voitures, Plâtre, Ciment, Fil de Fer
à clôture, Vitres, Huiles, Vernis, etc., etc. Poêles à Fourneau et à Cuisine.

Epiceries, Vins et Liqueurs, stock complet.

SPECIALITÉS CHEZ.....

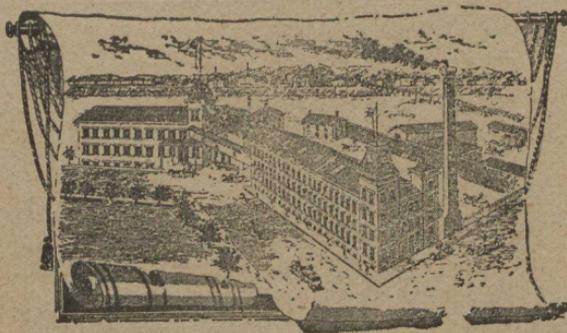
Z. PAQUET,

167-169-171 RUE ST-JOSEPH, ST-ROCH,
QUEBEC.

SAY noir, gros et fin.
SAY blanc crème.
ETOFFES pour voiles.
SOIERIES de toutes couleurs.

MERINOS blanc, crème et noir.
SERGE blanche, crème et noire.
BUNTING blanc, crème et noir.
CACHEMIRE blanc, crème et noir.

Prix spéciaux et assortiment général pour communautés.



J. A. & M. COTÉ
Successeurs de

Louis Côté & Frère.

MANUFACTURIERS

DE

Chaussures

EN GROS.

St-Hyacinthe, Que.

JOSEPH BRODEUR,

— MARCHAND DE —

Farines, Provisions, Marchandises Françaises, Américaines et

...ANGLAISES...

Agent : Farine Forte à Boulanger, provenant du Manitoba (Grenier de
l'Univers).

“ pour la Farine à Pâtisseries Todd Milling Co., Galt, Ont., Lac des
Chênes Milling Co., Hull.

228, 234, 242, 244, RUE CASCADES,

ST-HYACINTHE.



ALBERT GAUTHIER,

Ornements d'Eglises, Bronzes et Chasubleries.

Statues de toutes descriptions. Chemins de Croix en bas-relief, en peinture à l'huile, en Chromos et Lithographies. Magnifique choix de Lampes de sanctuaire, Lustres, Chandeliers d'autel et Candélabres, etc,

1677 Rue Notre-Dame **MONTREAL.**

La Cie d'Approvisionnements Alimentaires

De Montreal, (LIMITÉE)

Importe directement des pays de production et tient toujours en stock un grand assortiment de VINS DE MESSE, HUILES D'OLIVES pour sanctuaires, CIERGES et CHANDELLES en cire, SOUCHES en cire décorée, VEILLEUSES, etc., etc.

FOURNITURES spéciales pour le Clergé et les Communautés Religieuses à des prix de gros d'importation.

Bureau et entrepôts de Douane :

242, 244, 246, RUE ST-PAUL, MONTRÉAL.

Envoi de la liste des prix sur demande.

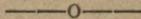
Maison fondée en 1879.



Casavant Freres,

Facteurs d'Orgues

ST-HYACINTHE, P. Q.



*Orgues a Transmission,
Electrique Pneumatique ou
Tubulaire, Soufflerie Elec-
trique et Hydraulique.*



RÉFÉRENCES : Orgues de N.-D. de Montréal, (le plus grand du Canada), de la Cathédrale de Montréal, de la Cathédrale d'Ottawa, de la Cathédrale de St-Hyacinthe, de N.-D. de St-Hyacinthe, de Saint-Joseph d'Ottawa, du Sacré-Cœur d'Ottawa, de St-Anthony's, Montreal, etc.

Orgues d'occasion à vendre à bonne composition.



GRANGER FRERES,

LIBRAIRES-PAPETIERS

Fournitures de Bureaux, Fabrique de Livres Blancs, Impressions, Reliure

1699 RUE NOTRE-DAME, 1699

Téléphone Bell 1183.
" des Marchands 742.

MONTREAL, Que.

U. BEAUNOYER,

Peintre-Décorateur et Tapissier

MARCHAND DE

Peintures, Huiles, Vitres, Pinceaux, Matériaux d'Artistes, etc., etc., etc.,
en gros et en détail. Un assortiment de 10,000 pièces de Ta-
pisseries, dans les patrons les plus nouveaux, vient d'être
ajouté à ce commerce.

LES PRIX DÉFIENT TOUTE COMPÉTITION.

TEL. BELL 237.
B P. 179,

95 Rue Cascades, ST-HYACINTHE.

PAQUET & GODBOUT,

ENTREPRENEURS
D'EGLISES,

Et manufacturiers de Portes, Chassis, Jalousies, Moulures de toutes sortes.
Découpage, Tournage, Plainage et Embouvetage.

SPECIALITE: Ameublements d'Eglises et de Maisons d'Education.

No. 17 à 31 Rue William, ST-HYACINTHE, P. Q.

HOMERE FAUTEUX, D. D. S.

CHIRURGIEN-DENDISTE,

195 RUE GIROUARD,
(En face de la Cathédrale)

ST-HYACINTHE, Que.

TÉLÉPHONE 40